

Vient ensuite la mystérieuse vocation du publicain.... Sur un mot d'appel, il a abandonné ses biens, lui qui volait le bien d'autrui ; et, quittant ce banc infâme, il a marché à la suite du Seigneur de toute l'ardeur de son âme. Bien plus, il déploie l'appareil d'un grand festin : car celui qui reçoit le Christ en sa demeure intérieure est rassasié des immenses délices de joies surabondantes. Oui, le Seigneur entre volontiers et repose dans l'amour de celui qui a cru. Mais voilà se rallumer la malveillance des incroyants, et l'image de leur châtement à venir est d'avance figuré. Tandis que les fidèles festoieront et reposeront dans le Royaume des Cieux, l'incrédulité jeûnera et sera torturée. En même temps apparaît la différence qu'il y a entre les disciples de la Loi et de la grâce : ceux qui suivent la Loi subiront dans leur âme à jeun une faim éternelle ; ceux qui ont reçu le Verbe dans l'intime de l'âme, renouvelés par l'abondance de la nourriture et de la fontaine célestes, ne sauraient avoir faim et soif. C'est pourquoi ceux dont l'âme était à jeun murmuraient : *"Pourquoi, disaient-ils, mange-t-il et boit-il avec les publicains et les pécheurs ?"* (Mt 9,11). Cela, c'est la parole du Serpent ; aussi bien, est-ce la première parole que le Serpent proféra, quand il dit à Ève : *"Pourquoi donc Dieu a-t-il dit : Ne mangez pas de tout arbre ?"*. Ils répandent donc le venin de leur père,... Le Seigneur leur dit : *"Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais ceux qui vont mal"* (Mt 9,12). C'est un nouveau remède que le Maître nouveau a apporté ... Venez, vous tous qui avez contracté les maladies variées des péchés ; usez de ce remède inaccoutumé qui élimine le venin du Serpent, qui a non seulement enlevé la cicatrice des blessures, mais supprimé la cause de la plaie cruelle. Ce remède ne comporte pas la diète mais fournit la nourriture à l'âme ... Aussi notre âme n'est-elle pas affamée ; affamés sont ceux dont le Christ est absent et à qui manquent les provisions des bons mérites. Au contraire, celui qui possède les délices de sa vertu, qui reçoit le Christ dans sa maison, offre un grand festin, c'est-à-dire le festin spirituel des bonnes œuvres, dont est privé le peuple des riches, où le pauvre est rassasié.

AMBROISE DE MILAN, Sur l'évangile de Luc, V, 16-19, t. 1, p. 188-189.

Il y a des hommes forts ... qui mettent leur confiance dans leur propre justice. Cette sorte de force a empêché les Juifs de passer par le trou de l'aiguille. Ils prétendaient, en effet, être justes par eux-mêmes, et, se considérant comme des gens bien portants, ils ont refusé le remède et ont mis à mort le médecin lui-même. Aussi bien, ce ne sont pas ces hommes forts que le Seigneur est venu appeler, mais les faibles, puisqu'il a dit : *« Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades »*. ... *« Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs, en vue du repentir »* (Mt 9,12-13).

Ils étaient forts, ceux qui récriminaient contre les disciples du Christ parce que leur Maître fréquentait les faibles et mangeait avec eux. *« Pourquoi donc, leur disaient-ils, votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs »* (Mt 9,11) ?

Ah ! vous, les forts, qui n'avez pas besoin de médecin ! Votre force ne vient pas de la santé mais de la folie. ... Dieu nous garde d'imiter ces hommes forts ! Car on peut craindre de tout homme qu'il ne veuille les imiter. Mais le Maître de l'humilité, qui a partagé notre faiblesse et nous a rendus participants de sa divinité, est descendu du ciel pour nous montrer le chemin et être lui-même notre chemin. Surtout il a bien voulu nous laisser l'exemple de son humilité. Voilà pourquoi il n'a pas dédaigné d'être baptisé par son serviteur, afin de nous apprendre à confesser nos péchés, à nous humilier pour devenir forts et à faire nôtre cette parole de l'Apôtre : *« Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort »* (2 Cor 12,10). ...

Quant à ceux qui se sont flattés d'être forts, qui ont, en d'autres termes, prétendu être justes par leur propre vertu, *« ils ont buté contre la pierre d'achoppement »* (Rm 9,32). Ils ont pris l'Agneau pour un bouc ; et parce qu'ils l'ont mis à mort comme un bouc, ils n'ont pas mérité d'être rachetés par l'Agneau.

Ce sont donc ces hommes forts qui se sont jetés sur le Christ en se vantant de leur justice. Écoutez ce que disaient ces hommes forts ! Des gens de Jérusalem chargèrent un jour des gardes d'aller arrêter le Christ. Or, ceux-ci n'osèrent se saisir de lui. ... A ceux qui leur demandaient pourquoi ils n'avaient pas pu l'arrêter, les gardes répliquèrent : *« Jamais un homme n'a parlé comme cet homme »*. Alors ces hommes forts déclarèrent : *« Parmi les pharisiens et les scribes y en a-t-il un seul qui ait cru en lui ? Il n'y a que ce peuple qui ne sait rien de la Loi »* (Jn 7,45-49).

Ils s'étaient mis au-dessus de la foule des faibles qui accourait vers le médecin. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils étaient forts. Et, ce qui est plus grave, ils ont aussi, en faisant usage de leur force, attiré à eux toute cette foule. Puis ils ont tué le médecin de tous les hommes. Mais lui, dans sa mort, a préparé pour tous les malades un remède avec son sang.

SAINT AUGUSTIN, Homélie sur les psaumes, Ps 58, 1, 7 ; CCL 39, 733-734.

## HOMÉLIE XXX

« ET JÉSUS SORTANT DE LÀ, VIT EN PASSANT UN HOMME QUI ÉTAIT ASSIS AU BUREAU DES IMPÔTS, NOMMÉ MATTHIEU, AUQUEL IL DIT : SUIS-MOI, ET LUI SE LEVANT, LE SUIVIT. »  
(CHAP. IX, 9, JUSQU'AU VERSET 19.)

## ANALYSE :

1. Vocation de saint Matthieu ; éloge de sa vertu.
2. Contre ceux qui recherchent l'estime des hommes en jeûnant.
3. Les disciples de Jean jaloux de Jésus-Christ.

1. Jésus-Christ ayant fait ce miracle, sort de ce lieu aussitôt, de peur que sa présence n'irritât encore davantage l'envie. Il se retire donc pour adoucir l'aigreur de ses ennemis, et il nous montre en cela l'exemple que nous devons imiter. Il nous apprend à ne point irriter encore davantage nos envieux en les bravant mais à tâcher de guérir leurs plaies, et de les apaiser par notre douceur.

Mais d'où vient que Jésus-Christ n'a point appelé l'apôtre dont nous venons de lire la vocation, avec saint Pierre, saint Jean et les autres ? Il avait choisi pour appeler ceux-ci le temps où il savait que ces hommes répondraient à leur vocation. De même il appela saint Matthieu lorsqu'il eut la certitude que ce publicain se rendrait à sa parole. C'est ainsi encore qu'il pêcha saint Paul, après sa résurrection. Car celui qui sonde les cœurs et qui voit à nu les pensées des hommes, n'ignorait pas le moment le plus propre pour se faire suivre de chacun de ses apôtres. Il n'appela point d'abord saint Matthieu, parce que son cœur était encore trop endurci ; mais après tant de miracles, et cette grande réputation qu'il s'était acquise, il l'appela enfin, parce qu'il savait qu'il ne lui résisterait pas.

Mais nous devons admirer ici la grande humilité de cet évangéliste, qui ne dissimule point sa vie passée, et qui marque expressément son nom de « *Matthieu* », lorsque tous les autres le cachent et l'appellent Lévi.

Pourquoi marque-t-il qu'il était « *assis au bureau des impôts* » ? C'est pour faire voir la force toute-puissante de Celui qui l'appela, et qui le choisit pour son disciple, avant qu'il eût renoncé à une profession si déshonorante, avant qu'il eût cessé ses coupables exactions [243] et lorsqu'il y était actuellement occupé. C'est ainsi qu'il appela ensuite le bienheureux apôtre saint Paul, lorsqu'il était plein de rage et de furie contre les disciples. Ce saint apôtre exprime lui-même quelle était la toute-puissance de Celui qui l'appelait, lorsqu'il dit aux Galates : « *Vous savez, mes frères, de quelle manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, avec quelle fureur je persécutais l'Église de Dieu.* » (Gal 1,13).

Il appela encore les pêcheurs, lorsqu'ils étaient à leurs filets. Mais cette occupation, qui était celle de bons paysans, d'hommes rustiques et simples, n'avait cependant rien d'infamant : au lieu que le métier de publicain était rempli d'injustice, de cruauté et d'infamie, et passait pour un trafic honteux, pour un gain illicite, et pour un vol qui s'exerçait sous le couvert des lois. Cependant Jésus-Christ ne rougit point d'avoir pour disciples des hommes de cette sorte.

Mais devons-nous nous étonner que le Sauveur n'ait point rougi d'appeler un publicain, lui qui n'a pas rougi d'appeler à lui une femme impudique, qui lui a permis de baiser ses pieds, et de les arroser de ses larmes ? C'est pour cela qu'il était venu. Ce n'est pas tant le corps qu'il a voulu affranchir de ses maladies que l'âme qu'il a désiré guérir de sa malice. Il le fit bien voir à propos du paralytique. Avant d'appeler à lui un publicain, et de l'admettre au nombre de ses disciples, ce qui aurait pu scandaliser, il prit la précaution de faire voir qu'il lui appartenait de remettre les péchés.

Car qui peut trouver étrange que Celui qui est assez puissant pour guérir les péchés des hommes, appelle un pécheur et en fasse un apôtre ?

Mais après avoir vu la puissance du Maître qui appelle, admirez la soumission du disciple qui obéit. Il ne résiste point; il ne témoigne point de défiance en disant en lui-même : Que veut dire cet homme ? N'est-il pas visible qu'il me trompe en m'appelant à lui, moi qui suis un publicain et un pécheur ? Il ne s'arrête point à des pensées que lui auraient pu inspirer une humilité fautive et indiscreète ; mais il suit Jésus-Christ avec tant de promptitude, qu'il ne prend pas même le temps d'en aller demander avis à ses proches.

Le publicain obéit avec la même docilité que les pêcheurs. Ils avaient à l'instant quitté leurs filets, leur barque et leur père, celui-ci renonce de même à cette banque et au gain qu'il en retirait. Il témoigne combien il

était disposé et préparé à tout. Il rompt tout d'un coup tous les liens et tous les engagements du siècle; et cette prompte obéissance rend témoignage à la sagesse et à la grâce pleine d'à-propos de Celui qui l'appelait.

Mais pourquoi, me direz-vous, Dieu a-t-il voulu faire marquer dans l'Évangile la manière dont quelques apôtres, comme Pierre, Jacques, Jean et Philippe ont été appelés et qu'il n'a rien fait dire touchant la vocation des autres ? — Il a fait une mention expresse et particulière de ceux-ci, parce qu'ils étaient dans les occupations ou les plus viles, ou les plus opposées à la vocation de Jésus-Christ. Rien en effet de pire que la profession de publicain, ni de plus bas que celle de pêcheur. On peut juger aussi que Philippe était fort pauvre par le pays d'où il sortait. En parlant plus spécialement de ces apôtres et de leurs occupations qui sont si humbles, les évangélistes montrent combien on doit ajouter foi à leurs récits lorsqu'ils contiennent des choses merveilleuses. En effet, puisqu'ils craignent si peu de raconter des choses qui semblent faites pour rabaisser dans l'opinion des hommes soit les disciples ; soit le Maître lui-même, qu'ils paraissent s'y attacher de préférence et les mettre en relief avec un soin particulier; comment pourrait-on raisonnablement suspecter leur véracité lorsqu'ils rapportent des actions éclatantes et sublimes ? et cela surtout lorsque l'on voit qu'ils ne touchent que comme en passant une multitude infinie des miracles de Jésus-Christ, et qu'ils publient au contraire très-haut et très en détail les apparentes ignominies de la croix ; qu'ils parlent sans rien déguiser de la profession des disciples quoique si humble et si vile aux yeux du monde ; et qu'en retraçant la généalogie de leur Maître, ils nomment à haute voix ses ancêtres les plus décriés par leurs péchés comme les moins élevés par leur condition. Tout cela nous fait assez voir quel zèle ils avaient de dire la vérité en toutes choses et qu'ils n'écrivaient rien ni par vanité ni par flatterie.

2. « *Et Jésus étant assis à table dans la maison de cet homme, il y vint aussi beaucoup de publicains et de gens de mauvaise vie qui étaient assis avec Jésus et ses disciples* » (v.10). Jésus-Christ ayant appelé saint Matthieu, l'honora aussitôt d'une visite, et il ne [244] dédaigna pas de manger à sa table. Il voulait par cette conduite si obligeante lui faire concevoir de grandes espérances pour l'avenir lui donner plus de confiance. Car Jésus n'attendit pas longtemps pour refermer les plaies de l'âme de son nouveau disciple, il le guérit en un moment de tous ses péchés.

Il veut bien même manger non avec lui seul, mais avec beaucoup d'autres de la même profession, quoique ce fût un crime aux yeux des Juifs que cette condescendance qu'il montrait pour les pécheurs en les laissant approcher de sa personne. Les évangélistes n'oublient pas encore de marquer cette circonstance et de rapporter combien ces envieux condamnèrent cette action. Il était tout simple que les publicains vinsent s'asseoir à la table d'un homme de la même profession qu'eux. Saint Matthieu, ravi de joie de l'honneur que lui faisait Jésus-Christ, convia tous ses amis. La bonté du Sauveur tentait toutes sortes de voies pour sauver les hommes : les uns en leur parlant, les autres en guérissant leurs maladies, les autres en les reprenant, et les autres en mangeant avec eux. Il voulait nous apprendre qu'il n'y avait point ou de temps, ou de condition où nous ne puissions nous convertir.

Quoique tout ce qu'on lui servait à table vînt de rapine, d'injustice et d'avarice, il ne refusa pas néanmoins d'en manger, parce qu'il voyait l'avantage qu'il en devait retirer, et il ne craint pas de se trouver avec de si grands pécheurs dans la même maison et à la même table. C'est ainsi qu'un médecin se doit conduire. S'il ne souffre la pourriture et la puanteur de ses malades, il ne les délivrera point de leurs maux. Ainsi Jésus-Christ n'appréhende point le mal qu'on peut dire ou penser de lui, de ce qu'il mange avec un publicain dans la maison d'un publicain, et avec d'autres publicains. Vous savez aussi combien les Juifs lui en ont fait de reproches : « *Voilà* », disent-ils, « *un homme de bonne chère et qui aime à boire : c'est un ami des publicains et des gens de mauvaise vie.* » (Mt 11,13).

Que ces hypocrites qui désirent tant de se faire estimer par leurs jeûnes écoutent ces paroles. Qu'ils considèrent que Jésus-Christ n'a pas rougi de passer pour un homme qui aimait le vin et la bonne chère, et qu'il a méprisé tous ces propos pour arriver à la fin qu'il se proposait, la conversion des âmes. Et nous voyons comment il convertit en effet saint Matthieu, et comment d'un pécheur il fit un apôtre.

Pour mieux juger de l'avantage que saint Matthieu reçut de cette condescendance du Fils de Dieu, il ne faut que considérer ce que dit Zachée, un autre publicain. Aussitôt que Jésus-Christ lui dit : « *Zachée, il faut que je demeure chez toi* » (Lc 19,5), il fut transporté de joie ; et, dans cette ferveur, il dit à Jésus-Christ : « *Je suis résolu, Seigneur, de donner moitié de mon bien aux pauvres ; et si j'ai trompé quelqu'un je lui rendrai quatre fois autant* », ce qui porta Jésus-Christ à lui répondre : « *Aujourd'hui le salut a été donné à cette maison.* » Tant ce que nous venons de dire est véritable, qu'il n'y a point d'état où l'on ne puisse se convertir ! Mais pourquoi donc, me direz-vous,

saint Paul ordonne-t-il : « *de n'avoir point de commerce et de ne point manger avec celui de nos frères qui est fornicateur ; ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur du bien d'autrui ?* » (1 Cor 5,11) D'abord on ne voit pas très bien si c'est aux pasteurs qu'il parle en cet endroit, ou seulement aux fidèles.

Ensuite ces publicains n'étaient pas encore du nombre des vrais fidèles, ils n'étaient pas encore frères. De plus saint Paul ne commande d'éviter nos frères que lorsqu'ils demeurent toujours dans le mal. Ces publicains au contraire étaient déjà convertis dans le cœur et avaient renoncé à leur vie passée. Mais comme rien ne pouvait ni servir aux pharisiens, ni les toucher, ils s'adressent ici aux disciples de Jésus-Christ et leur disent : « *Pourquoi notre Maître mange-t-il avec des publicains et des gens de mauvaise vie ?* » (v.11). On voit ailleurs que lorsqu'ils croyaient avoir surpris les apôtres en quelque faute, ils viennent dire à Jésus-Christ : " Pourquoi vos disciples font-ils ce qu'il ne leur est pas permis de faire le jour du sabbat? " au contraire ils blâment le Maître devant ses disciples. Ils montrent partout leur malice et ils s'efforcent de séparer les disciples d'avec leur Maître. Mais que leur répond cette sagesse infinie ? « *Jésus les ayant entendus, leur dit : Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin* » (v.12). Qui n'admira comment il retourne leurs paroles, et s'en sert contre eux-mêmes ? Ils lui font un crime d'aller avec cette sorte de gens, [245] et il leur montre au contraire qu'il serait indigne de lui et de sa parfaite charité, d'avoir de la répugnance à converser avec les pécheurs et qu'essayer de les convertir est une chose non seulement irrépréhensible, mais de première importance, nécessaire et digne de toutes les louanges.

Ensuite, pour que cette parole : " ceux qui *sont malades* », par laquelle il désignait ceux qui étaient assis à table avec lui, ne leur causât trop de honte, il la corrige et l'adoucit en y joignant une réprimande à l'adresse de ses censeurs : « *C'est pourquoi* », dit-il, « *allez et apprenez ce que veut dire cette parole : 'J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.'* » (Os 6,6). Il leur cite ce passage du Prophète, pour leur faire voir dans quelle ignorance ils étaient des paroles de l'Écriture. Il anime même ici son discours un peu plus qu'à l'ordinaire, non par émotion ou par colère, Dieu nous garde de cette pensée ! Mais pour tâcher de les émouvoir et de les instruire. Quoiqu'il eût pu leur dire : N'avez-vous pas vu de quelle manière j'ai guéri le paralytique, et comment j'ai affermi tout son corps ? Il ne leur dit rien de semblable. Il leur répond d'abord par un raisonnement tout ordinaire et il s'appuie ensuite sur l'autorité de l'Écriture. Après avoir dit que le médecin n'était pas pour les sains, mais pour ceux qui se portaient mal, et insinué, par ces paroles, qu'il était l'unique et le véritable Médecin, il ajoute ensuite : « *C'est pourquoi allez et apprenez ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.* »

Saint Paul agit de même : car après avoir débuté en disant : " *Qui est celui qui paît un troupeau, et qui ne mange point du lait du troupeau ?* (1Cor 9, 7), " il rapporte ensuite le témoignage de l'Écriture et dit : " *Il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule le grain* " (Ibid. v.9). Et un peu après : " *Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile.* " (Ibid. v.14).

3. Jésus-Christ traitait ses disciples d'une autre manière, et il leur rappelait à la mémoire les miracles qu'ils lui avaient vu faire, en leur disant : " *Avez-vous oublié qu'avec cinq pains j'ai nourri cinq mille hommes, et combien de corbeilles vous remplîtes de ce qui restait ?* " (Mc 8.) Mais il n'agit pas ici avec les Juifs de la même manière. Il se contente de les faire souvenir de la faiblesse commune, de tous les hommes, et de leur faire comprendre qu'étant hommes eux-mêmes, ils sont aussi du nombre des faibles, puisqu'ils n'avaient aucune connaissance des Écritures, ni aucun amour pour la vertu ; mais qu'ils réduisaient toute la piété à leurs oblations et leurs sacrifices. C'est cet abus que Jésus-Christ condamne hautement, en rapportant en peu de paroles ce que tous les Prophètes ont dit : " *Apprenez ce que veut dire cette parole : 'j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.'* " Il leur fait voir que ce sont eux qui violent la loi, et non pas lui. Il semble qu'il leur dise : pourquoi m'accusez-vous de ce que je fais rentrer les pécheurs dans la justice ? Si je suis coupable en cela, vous devez donc accuser aussi mon Père. Il se sert ici du même raisonnement dont il se servit ailleurs, lorsqu'il disait : " Mon Père, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, ne cesse point d'agir ; et moi j'agis aussi avec lui. " (Jn 5,47.) Il fait ici la même chose, en disant : " *Allez et apprenez ce que veut dire cette parole : j'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.* " Comme mon Père aime mieux l'un que l'autre, je l'aime mieux aussi moi-même.

Il déclare donc que leur sacrifice était superflu, et que la miséricorde est entièrement nécessaire. Car il ne dit pas : je veux la miséricorde et le sacrifice ; mais " *je veux la miséricorde et non pas le sacrifice.* " Il approuve l'un et rejette l'autre. Il montre que ce qu'ils blâmaient, non seulement était permis, mais même commandé, et bien plus formellement que le sacrifice ; ce qu'il confirme par un passage bien clair de l'Ancien Testament.

Après donc les avoir convaincus et par des raisons communes, et par l'autorité de l'Écriture, il ajoute : « *Car je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs* » (v.13). Lorsqu'il les appelle « *justes* » c'est par ironie, et comme il dit autrefois d'Adam : « *Voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous.* » (Gn 3,22.) Et ailleurs : « *Si j'ai faim je ne vous le dirai pas.* » (Ps 49,13). Saint Paul dit clairement que Dieu n'a trouvé personne qui fût juste sur la terre : « *Tous ont péché* », dit-il, « *et ont besoin de la gloire de Dieu.* » (Rom 3,23). Jésus-Christ parlait donc de la sorte pour la consolation de ceux qui étaient à ce festin avec lui. [246]

Je suis si éloigné, dit-il, d'avoir de l'aversion pour les pécheurs, que c'est pour eux seuls que je suis venu. Mais afin de ne les point rendre lâches et paresseux par des paroles pleines d'une si grande confiance, après avoir dit : « *qu'il était venu appeler les pécheurs,* » il ajoute aussitôt, « *à la pénitence.* » Car je ne suis pas venu, dit-il, afin que les pécheurs demeurent dans leurs péchés ; mais afin qu'ils en sortent et deviennent justes.

Enfin les Juifs confondus de toutes manières et ne pouvant répondre ni aux raisons de Jésus-Christ, ni aux passages de l'Écriture, voyant qu'ils n'avaient plus rien à dire, qu'ils étaient coupables eux seuls des péchés dont ils accusaient Jésus-Christ, qu'ils étaient opposés à la loi même ancienne, les Juifs quittent la personne de Jésus-Christ et tournent leurs accusations contre ses disciples. Saint Luc attribue les paroles qui suivent aux pharisiens, et saint Matthieu aux disciples de saint Jean. Mais il est vraisemblable qu'ils s'étaient joints ensemble, parce que les pharisiens se voyant trop faibles, eurent recours aux disciples de saint Jean, comme ils eurent recours ensuite aux Hérodiens. Car les disciples de saint Jean avaient une jalousie continuelle contre Jésus-Christ. Ils témoignaient partout combien ils lui étaient opposés, et ils ne purent être humiliés que lorsque leur maître fut en prison. Ils parurent un peu plus doux alors, et ils vinrent trouver Jésus-Christ pour lui en donner avis. Mais on voit que dans la suite ils retournèrent à leur première jalousie. Que disent-ils donc ici à Jésus-Christ ? « *Pourquoi les pharisiens et nous jeûnons-nous souvent, et que vos disciples ne jeûnent point (v.14) ?* » ...

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, Homélie XXX, 1-3, sur Matthieu 9,1-13, trad. Jeannin, p. 242-246

vv. 9-13

- S. Chrys. - (hom. 31.) Après avoir opéré ce miracle, Jésus ne crut pas devoir demeurer dans ce même endroit, pour ne pas donner un nouvel aliment à la jalousie des pharisiens. Imitons nous-mêmes cet exemple, et n'opposons pas de résistance obstinée à ceux qui nous dressent des embûches. C'est pour cela que l'écrivain sacré ajoute : « *Et Jésus partant de là (du lieu où il avait fait le miracle) vit un homme assis au bureau des impôts et qu'on appelait Matthieu.* »

- S. Jér. - Les autres Évangélistes n'ont pas voulu, par honneur et par respect pour lui, l'appeler du nom connu de Matthieu ; ils l'ont appelé Lévi, car il portait ces deux noms. Mais quant à lui il met en pratique cette maxime de Salomon : « *Le juste est son propre accusateur* » (Pr 18,17), et se fait connaître sous le nom de Matthieu comme publicain ; il apprend ainsi à ceux qui liront son Évangile, que nul ne doit désespérer de son salut, s'il veut rentrer dans les sentiers de la vertu, puisque lui-même a été changé, en un instant, de publicain en apôtre.

- La Glose - Il était assis au bureau des impôts, (*sedentem in telonio*) c'est-à-dire dans une de ces maisons où l'on percevait les impôts ; car le nom qui lui est donné (*telonarius*), receveur des impôts, vient du mot grec *τέλος*, qui signifie [aussi] impôt.

- S. Chrys. - (hom. 31 sur S. Matth.) Ce qui fait éclater encore davantage la puissance de celui qui l'appelle, c'est qu'il n'attend pas que Matthieu abandonne cette profession pleine de dangers, il l'arrache aux maux qui l'environnaient, comme Paul encore dans la fougue de ses égarements. (Ac 9.) Et il lui dit « *Suivez-moi.* » Vous avez vu la puissance de Dieu qui l'appelle, admirez aussi l'obéissance de celui qui est appelé. Il n'oppose aucune résistance ; il ne demande pas d'aller chez lui pour faire part de son dessein à sa famille.

-Remig. - Il compte même pour rien le danger qu'il courait de la part de ses chefs, en quittant son emploi sans avoir réglé ses comptes. « *Et se levant, il le suivit.* » Il a sacrifié les gains d'une profession tout humaine ; par une juste compensation, il est devenu le dispensateur des talents du Seigneur.

-S. Jér. - : Porphyre et l'empereur Julien accusent ici, ou l'Évangéliste d'avoir menti avec peu d'habileté, ou les disciples d'avoir suivi tout aussitôt le Sauveur sans aucune réflexion, comme s'ils s'étaient rangés contre toute raison sous la conduite du premier venu qui les appelait à le suivre. Mais au contraire, n'est-il pas certain que les Apôtres avant de croire avaient été les témoins des plus grands miracles et des plus grands prodiges ? Est-ce que d'ailleurs l'éclat et la majesté de la divinité qui, toute cachée qu'elle était, resplendissait sur la figure du Sauveur, ne suffisaient pas pour attirer à lui au premier abord ceux qui le

voyaient ? Car si la pierre d'aimant a, dit-on, la force d'attirer à elle le fer, quelle puissance bien plus grande n'avait pas le Seigneur de toutes les créatures pour attirer à lui tous ceux qu'il voulait.

- S. Chrys. - (hom. 31 sur S. Matth.) Mais pourquoi Jésus-Christ ne l'a-t-il pas appelé en même temps que Pierre, Jean et les autres apôtres ? C'est qu'alors ses dispositions étaient encore imparfaites, et celui qui voit le fond des cœurs voulut attendre que ses nombreux miracles et l'éclat de sa réputation lui eussent rendu l'obéissance plus facile.

- S. Aug. - (de l'accord des Evang., liv. 2, chap. 26.) Ou bien il paraît plus probable que saint Matthieu, on parlant ici de sa vocation, rappelle un fait qu'il avait omis précédemment ; car on doit admettre qu'elle précéda le sermon sur la montagne, puisque saint Luc (Lc 6) y fait mention des douze élus auxquels il donne le nom d'apôtres.

- La Glose - Saint Matthieu place sa vocation parmi les miracles ; ce fut en effet un grand miracle qu'un publicain devenu apôtre.

- S. Chrys. - (hom. 31.) Mais pourquoi donc, à l'exception de Pierre, d'André, de Jacques, de Jean et de Matthieu, ne savons-nous pas comment et à quelle époque eut lieu la vocation des autres apôtres ? C'est que ceux que nous venons de nommer appartenaient surtout à des professions basses et obscures ; car il n'y avait rien de moins honorable alors que la profession d'un receveur d'impôts ou le métier de pêcheur.

- La Glose - Matthieu voulant témoigner à Jésus-Christ sa digne reconnaissance pour le céleste bienfait de sa vocation, lui prépare un grand repas dans sa maison ; et il offre ainsi les biens de la terre à celui dont il attendait les biens de l'éternité. " *Et il arriva, nous dit-il, que comme Jésus était à table dans la maison.* "

- S. Aug. - (de l'accord des Évang., liv. 2, chap. 27.) Saint Matthieu n'explique pas ici chez qui Jésus était à table ; on pourrait donc supposer que ce fait ne suit pas immédiatement celui qui précède, mais qu'il s'est passé antérieurement, et que saint Matthieu ne le raconte ici que suivant l'ordre de ses souvenirs, si d'ailleurs saint Marc et saint Luc ne nous apprennent que c'est dans la maison de Lévi ou de Matthieu que Jésus s'est mis à table.

- S. Chrys. - (hom. 31.) Matthieu, honoré de ce que Jésus-Christ daignait entrer dans sa maison, invita avec lui tous les publicains qui étaient de la même profession. " *Et voici, nous dit-il, que beaucoup de publicains,* " etc.

- La Glose - On appelle publicains ceux dont la vie se passe au milieu des embarras des affaires publiques, que l'on ne peut jamais ou presque jamais manier sans péché. Et ce fut là un magnifique présage, de voir celui qui devait être l'apôtre et le docteur des nations, dès le premier moment de sa conversion, attirer après lui dans les voies du salut la foule des pécheurs et former déjà par son exemple à la perfection ceux qu'il devait y conduire par sa parole.

- S. Jér. - Tertullien prétend que ces publicains étaient des païens, et il appuie son sentiment sur cette parole de l'Écriture : " *Il n'y aura point d'impôt en Israël,* " comme si saint Matthieu lui-même n'eût pas été juif. Ajoutons que le Seigneur ne mangeait pas avec les païens ; car il évitait avec le plus grand soin de paraître détruire la loi, lui qui avait dit à ses disciples : " *N'allez pas dans la voie des nations.* " Or ces publicains, voyant un des leurs se convertir du péché à la justice, et obtenir ainsi la grâce du repentir, ne désespèrent plus eux-mêmes de leur salut.

- S. Chrys. - (hom. 31.) Ils s'approchèrent donc de notre Rédempteur, et ils furent admis non seulement à lui parler, mais encore à manger avec lui. — Ce n'était pas seulement en discutant avec ses ennemis, en guérissant leurs malades, ou en les reprenant de leur malice, mais en mangeant avec eux qu'il ramenait bien souvent ceux qui étaient mal disposés à son égard. Il nous apprend ainsi que chacun des instants comme chacune des actions de notre vie peut être pour nous l'occasion d'immenses avantages. Or, les pharisiens à cette vue furent indignés, et c'est d'eux que l'Évangéliste ajoute : " *Ce que voyant les pharisiens, ils dirent à ses disciples : Pourquoi votre Maître mange-t-il avec des publicains ?* " etc. Il est à remarquer que lorsqu'ils croient surprendre les disciples en faute, ils s'adressent à Jésus-Christ. " *Voyez, lui disent-ils, vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat.* " Ici c'est auprès des disciples qu'ils accusent le Maître. Toute cette conduite témoignait de leur malice et du désir qu'ils avaient de séparer du Maître le cœur de ses disciples. — Rab. — Ils étaient sous le coup d'une double erreur : premièrement ils se croyaient justes, eux que leur orgueil plein de faste tenait si loin de la justice ; en second lieu, ils regardaient comme coupables ceux qui renonçaient à leur vie criminelle et se rapprochaient de la vertu.

-S. Aug. - (de l'accord des Évang., liv. 2, chap. 27.) Saint Luc paraît raconter le même fait en termes tant soit peu différents. D'après son récit, les pharisiens disent aux disciples : " *Pourquoi mangez-vous avec les*

*publicains et avec les pécheurs ?* " faisant ainsi tomber à la fois ce reproche sur Jésus-Christ et sur ses disciples. Mais en adressant ce reproche aux disciples, ne l'adressent-ils pas au Maître lui-même, dont les Apôtres faisaient profession de suivre les exemples ? La pensée est donc la même, et elle est d'autant plus certaine qu'elle est exprimée en termes différents, avec le même fond de vérité.

- S. Jér. - Ceux qui viennent à Jésus ne persévèrent pas dans leurs habitudes criminelles, comme le disent en murmurant les scribes et les pharisiens ; mais ils sont conduits par le repentir comme le Seigneur le fait connaître par ces paroles : " *Mais Jésus les ayant entendus leur dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin,* " etc.

- Rabanus - Jésus se déclare médecin, lui qui par un traitement vraiment admirable a voulu être blessé pour nos péchés, afin de guérir les blessures de nos iniquités. Il appelle bien portants ceux qui, voulant établir leur propre justice, ne sont pas soumis à la véritable justice de Dieu. (Rm 10.) Il donne le nom de malades à ceux qui, vaincus par le sentiment de leur propre fragilité, et qui persuadés d'ailleurs que la loi est impuissante pour les justifier, se soumettent à la grâce de Dieu par le repentir.

- S. Chrys. - (hom. 31.) Après avoir raisonné avec eux en suivant les principes ordinaires de la raison, il leur cite l'Écriture, et leur dit : " *Allez et apprenez ce que veut dire cette parole : Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice* (Os 6, 6). " - S. Jér. - Il emprunte ce témoignage aux prophètes, pour condamner la sévérité des scribes et des pharisiens qui, se regardant comme justes, évitaient tout contact avec les pécheurs et les publicains.

- S. Chrys. - (hom. 31.) C'est comme s'il leur disait : Pourquoi me faites-vous un crime de convertir les pécheurs ? Mais alors accusez Dieu le Père lui-même. Car je désire la conversion des pécheurs comme il la désire. C'est ainsi qu'il leur démontre que non seulement la loi ne défend pas ce qu'ils lui reprochaient, mais qu'elle place même sa manière d'agir au-dessus du sacrifice. Car il ne dit pas : Je veux la miséricorde et le sacrifice ; mais il fait un précepte de la miséricorde, en excluant le sacrifice.

- La Glose - Ce n'est pas cependant que Dieu rejette le sacrifice séparé de la miséricorde ; mais il condamne ici la conduite des pharisiens qui offraient de fréquents sacrifices dans le temple pour paraître justes aux yeux du peuple, sans pratiquer les œuvres de miséricorde, qui sont la preuve de la véritable justice.

- Rab. - Il leur enseigne donc à mériter par des œuvres de miséricorde les récompenses de la miséricorde divine, et à ne pas se flatter que leurs sacrifices seront agréables à Dieu, s'ils y joignent le mépris des besoins du pauvre. C'est pourquoi il ajoute : " *Allez,* " c'est-à-dire quittez ces sentiments de blâme aussi téméraire qu'insensé, et qui font ressortir davantage la miséricorde. Il termine en se proposant lui-même comme exemple de la miséricorde qu'ils doivent pratiquer. " *Car je ne suis pas venu, dit-il, pour appeler les justes, mais les pécheurs.* "

- S. Aug. - (de l'accord des Évang., liv. 2, chap. 27.) Saint Luc ajoute : " *A la pénitence,* " ce qui explique clairement la pensée du Sauveur, afin que personne ne croie qu'il aime les pécheurs en tant que pécheurs. D'ailleurs cette comparaison avec les malades nous fait bien connaître les desseins de Dieu ; il recherche les pécheurs comme un médecin recherche les malades, pour les délivrer de leurs iniquités, qui sont une véritable maladie, ce qui ne peut se faire que par la pénitence.

- S. Hil. - (can. 9 sur S. Matth.) Est-ce que le Christ n'était pas venu pour tous les hommes ? Comment donc peut-il dire qu'il n'est pas venu pour les justes ? Il était donc des hommes pour qui sa venue n'était pas nécessaire ? Non, mais c'est que personne n'est juste par la loi ; Jésus montre donc le néant de cette prétention à la justice, car les sacrifices de l'ancienne loi étant impuissants pour la justification, tous ceux qui vivaient sous la loi avaient besoin de la miséricorde.

- S. Chrys. - (hom. 31 sur S. Matth.) C'est ce qui nous ferait croire à une ironie de la part de Jésus-Christ comme dans ces autres paroles de Dieu : " *Voici qu'Adam est devenu comme un de nous,* " car S. Paul nous déclare positivement que personne n'est juste sur la terre : " *Tous ont péché, dit-il, et ont besoin de la gloire de Dieu.* " (Rm 3) Par là même aussi, il calme les inquiétudes de ceux qui étaient appelés, en leur disant : « *Je suis si loin d'avoir en horreur les pécheurs, que ce n'est que pour eux que je suis venu.* »

- Rab. - Ou bien c'est parce que ceux qui étaient justes (comme Nathanaël et Jean-Baptiste) n'avaient pas besoin qu'on les appelât à la pénitence. Ou bien encore, je ne suis pas venu appeler les faux justes qui, comme les pharisiens, se glorifient de leur justice, mais ceux qui se reconnaissent pécheurs. La vocation de saint Matthieu et celle des publicains représente la vocation des Gentils qui soupiraient avec ardeur après les richesses de la terre, et qui maintenant réparent leurs forces dans la compagnie du Seigneur. L'orgueil des pharisiens est la figure de la jalousie des Juifs à la vue de la conversion des Gentils. Ou bien Matthieu signifie l'homme qui poursuit avidement les biens de la terre, et que Jésus regarde, lorsqu'il jette sur lui les yeux de la

miséricorde. Le nom de Matthieu signifie donné ; celui de Lévi, choisi, car le pénitent est choisi du milieu de la masse de ceux qui se perdent et il est donné à l'Église par la grâce de Dieu. Et Jésus lui dit : « *Suivez-moi*. » Jésus donne cet ordre au pêcheur, ou par la prédication, ou par la voix des Écritures, ou par une inspiration intérieure.

SAINT THOMAS D'AQUIN, *Catenae Aurea*, La chaîne d'Or,  
Édition électronique sur le site : [www.JesusMarie.com](http://www.JesusMarie.com)

### Dixième Dimanche du temps ordinaire

*Os 6,3-6 ; Rm 4,18-25 ; Mt 9,9-13*

1. *La foi sans condition*. Dans l'évangile, Matthieu a perçu l'invitation d'un inconnu : Suis-moi ! Il laisse tout et suit. Aucune demande d'information : qui est cet homme ? aucune délibération, aucune demande d'un temps de réflexion ou d'expédition des affaires les plus importantes, rien qu'appel et réponse. Et cela définitivement, puisque Matthieu (Lévi) ne quittera plus le groupe des Douze. C'est la foi sans couleur, telle que Paul la célèbre dans la deuxième lecture en Abraham. Lui, dont le corps, comme celui de la femme, était « déjà mort », croit sans hésiter à la promesse de Dieu qu'il deviendra le père de peuples nombreux, « pleinement convaincu que Dieu a la puissance d'accomplir ce qu'il a promis » (v 21). L'appel de Dieu et du Christ ne contraint pas l'homme, mais lui donne aussi bien la liberté que la force de suivre de son propre mouvement. Dans l'appel, il y a un son qui contient les deux choses en même temps : ici quelqu'un parle qui me rend capable de prendre la décision la meilleure possible pour moi, et qui tout en ayant besoin de moi, me donne aussi le contenu le meilleur possible de ma vie. Cela se trouve dans l'appel lui-même, et la réponse se produit non d'abord après une longue réflexion sur le caractère de cet appel, les deux choses se scellent entre elles immédiatement. Pour Abraham, le texte ajoute : cette obéissance de foi « lui fut comptée comme justice ». Ce n'est pas l'obéissant qui suppute quelque chose pour soi, c'est Dieu dans sa liberté qui fait le compte.

2. *La miséricorde, non les sacrifices*. La parole de Jésus dans l'évangile : « C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice », est une citation d'Osée, qui dit cela à la fin de la première lecture. L'exigence de Dieu chez le prophète comme l'appel de Jésus dans l'évangile sont pure miséricorde ; pourtant dans l'Ancienne Alliance, Israël est tellement aveuglé qu'il compte sur la grâce de Dieu comme sur un phénomène naturel et offre ses holocaustes rituels d'une manière purement routinière. Si Dieu « frappe », c'est uniquement pour faire de la place à son exigence : l'amour, non le rituel, l'intelligence de ce que Dieu est réellement, non son ersatz par des holocaustes. Ainsi dans la bouche de Jésus, la parole du prophète devient l'explication de tout son appel exigeant au monde : c'est une pure miséricorde envers les pécheurs ; et les pécheurs savent d'instinct que cet appel est celui du médecin qui guérit ; ceux qui s'estiment en bonne santé n'ont pas besoin du médecin, et n'entendent pas non plus dès lors l'appel qui guérit. Ils sacrifient bien quelque chose (« la dîme de tous mes revenus », Lc 18,12), mais cela ne les gêne pas, ils sont aussi en bonne santé dans leur budget. Celui-ci, pas plus qu'eux, n'a besoin d'une guérison. Le publicain au contraire, qui se considère comme un pécheur, entend comme « malade » l'appel, qu'il comprend comme un appel de miséricorde.

3. *La communauté de table*. Il est étrange que l'appel adressé à l'un d'entre eux mette beaucoup d'autres « publicains et pécheurs » sur le chemin de Jésus. Celui-ci confirme en eux la parole de la miséricorde qu'on vient d'entendre ; il les admet dans la communauté de table d'abord prévue seulement pour Matthieu. Une telle communauté a, dans la Bible, toujours aussi un aspect religieux : relation des membres de la communauté entre eux, mais en Dieu. Tous les repas de Jésus auront quelque chose de ce caractère : communauté de table comme expression d'une miséricorde salvifique de Dieu, qui s'exprime en Jésus comme le médecin et qui deviendra de plus en plus le repas dans lequel le médecin se distribuera lui-même comme le moyen suprême de salut.

HANS URS VON BALTHASAR, *Lumière de la Parole*,  
Commentaire des lectures dominicales, Année A,  
Édit. Culture et Vérité, Namur, 1989, p. 95-97.